

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \( 19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Vendredi 20 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## Val-Richer, Vendredi 20 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

### Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Parcs et Jardins](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Régime politique](#), [Relation François-Dorothée](#), [République](#), [Réseau social et politique](#), [Suffrage universel](#), [Voyage](#)

### Relations entre les lettres

Collection 1849 ( 19 Juillet - 14 novembre ) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?

Ce document a pour réponse :

[Richmond, Lundi 23 juillet 1849, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1849-07-20

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du documentLettre autographe  
Supportcopie numérisée de microfilm  
Etat général du documentBon  
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)  
Transcription  
Val Richer, Vendredi 20 Juillet 1849  
2 heures

J'arrive. Point de lettre de Richmond. Ce n'est pas encore une inquiétude ; mais c'est un mécompte. Je suis sûr que le retard n'est pas de votre fait. Quelque curieux probablement. On me dit qu'il faut prendre garde au nouveau directeur de la poste de Lisieux. Je n'y prendrai point garde. On lira mes lettres si on veut. On y trouvera peut-être quelque amusement, peut-être même quelque profit. On n'y trouvera rien que je sois bien fâché qu'on ait lu. Si j'avais quelque chose à vous dire que je tinsse vraiment à cacher, je saurais bien vous le faire arriver autrement que par la poste. Faites comme moi. Ne nous gêmons pas en nous écrivant. Nous n'avons aucune raison pour nous gêner, et nous avons assez d'esprit pour nous ingénier, si nous en avions besoin. Les gens d'esprit sont toujours infiniment plus francs et plus cachés que ne croient les sots.

J'ai passé ce matin du Havre à Honfleur, par une mer encore grosse. J'ai trouvé à Honfleur la calèche qui m'attendait, et je suis venu ici en quatre heures à travers la pluie sans cesse traversée par le soleil.

Ma maison et mon jardin sont en bon état, comme si j'en étais sorti hier. Des fleurs dans le salon, et dans la bibliothèque ; mes journaux sur mon bureau, les allées nettoyées les parquets frottés. Cela m'a plu et déplu. Tant de choses m'ont rempli l'âme depuis que je ne suis venu ici ; je ne puis me figurer qu'elles n'aient laissé ici aucune trace. Et puis cette tranquillité tout autour de moi, cette non interruption du passé et de ses habitudes, cela me plaît, et même me touche, car je le dois aux soins affectueux de deux ou trois personnes, amis ou serviteurs, qui ont pris plaisir à tout conserver ou remettre en ordre, et qui m'attendaient à la porte. J'ai rencontré beaucoup d'affection en ma vie ; je voudrais en être assez reconnaissant. Je me suis vanté trop tôt hier en vous disant que je n'avais rencontré dans l'accueil du Havre rien d'agréable, ni de désagréable, de la déférence dans l'indifférence. Cela a un peu changé deux heures après. Cinquante ou soixante gamins se sont réunis sous les fenêtres de l'auberge où je dinais, et se sont mis à crier : « à bas Guizot ! » et à siffler. Cinquante à soixante curieux ou plutôt curieuses se sont attroupés autour d'eux. Pas l'ombre de colère ni de menace ; une curiosité mécontente de ce que je ne paraissais pas entendre les cris, et une petite démonstration malveillante organisée par le journal rouge de la ville qui l'avait annoncée le matin en annonçant mon arrivée. J'ai diné tranquillement au bruit de ce concert, et je suis descendu dans la rue pour monter dans la voiture qui devait me reconduire à l'auberge où je couchais. J'ai trouvé autour de la voiture une douzaine de gentlemen qui en écartant les gamins, l'un m'a dit d'un très bon air : " M. Guizot, nous serions désolés que vous prissiez ce tapage pour le sentiment de la population de notre ville ; ce sont des polissons ameutés par quelques coquins. Non seulement nous vous respectons tous ; mais nous sommes charmés de vous voir de retour et nous espérons bien vous revoir bientôt où vous devez être. " Et ses compagnons m'ont tous serré la main. Les gamins étaient là, et se taisaient. Je suis rentré chez moi, et une demi-heure après, j'y ai vu arriver ce Monsieur qui parlait bien avec cinq autres, qui venaient me renouveler leur excuses pour la rue et leurs déclarations pour eux-mêmes. L'un était le colonel de la garde nationale du Havre,

l'autre le capitaine des sapeurs pompiers, deux commissaires de police de la ville et deux négociants. C'était une petite représentation de l'état du pays, les polissons aux prises avec les honnêtes gens, les vestes avec les habits. Et moi entr'eux. Cela n'avait pas la moindre gravité en soi, beaucoup comme symptôme. Rien n'est changé et je ne suis point oublié. Ce matin, sur le bateau du Havre à Honfleur, les gentlemen étaient en grande majorité et m'ont fait fête. On parlait du tapage d'hier soir. J'ai dit que j'avais trouvé au Havre des gamins et des amis. Quelqu'un m'a dit : " C'est comme partout, Monsieur ; mais soyez sûr que les amis dominaient. " A Honfleur, première ville du Calvados, plus de partage ; on est venu me voir dans le salon de l'auberge où je me suis arrêté un quart d'heure, et on a crié : " Vive Guizot ! " dans la rue quand je suis monté en voiture. Ce pays-ci est bien animé, et bien prompt à saisir les occasions de le montrer. Je n'en suis que plus décidé à rester bien tranquille chez moi. Il n'y a absolument rien de bon à faire, et ma position est bonne pour attendre.

J'ai eu au Havre d'autres visites encore Poggenpoll et Tolstoy. Poggenpol est la première personne qui soit entrée chez moi et avec un empressement, un air de plaisir à me revoir que je n'avais pas droit d'attendre. Tolstoy est venu le soir ; il était là pendant la visite des gentlemen amis. Il se trouve très bien à Ingouville, et compte y rester jusqu'à la fin de novembre. Très affectueux et vraiment très bon. Ses enfants sont à merveille. Je lui ai donné vos nouvelles de Pétersbourg et de Hongrie. A demain quelque chose de mes conversations avec les visiteurs de Paris.

Samedi 21, 9 heures

J'ai très bien dormi. J'en avais besoin. Mes bois et mes près sont vraiment bien jolis. Que n'êtes-vous là ? Je viens de relire encore votre lettre de mercredi, si tendre. Je compte bien en avoir une ce matin qui vaudra peut-être celle de Mercredi, mais pas mieux.

Je reviens aux visiteurs de Paris. Les deux principaux décidément très favorables au Président. On ne dit rien de l'avenir. Personne n'en peut rien prévoir, et n'y peut rien faire aujourd'hui. Pour le présent, et pour un présent indéfini, le président est à la fois unique et bon, seul possible pour l'ordre et vraiment dévoué à l'ordre. Point faiseur, point vain, silencieux, autant par bon sens que par peu d'invention et d'abondance d'esprit, entêté, fidèle, très courageux, ayant foi en sa cause et en son droit étranger en France, un vrai Prince Allemand. Partout les honnêtes gens se rallient à lui, et prennent confiance en lui. Mais ils n'en ont pas plus de confiance dans l'ensemble des choses et dans le régime actuel. Régime impossible et qui empêche qu'aucune prospérité, aucune sécurité, aucun crédit, aucun avenir ne recommence. Rien ne recommence en effet. En toutes choses chaque jour, on fait tout juste le nécessaire. Une société ne vit pas de cela. Il faut sortir de cet état. Quand ? Comment ? Le probable aux yeux de la raison, c'est qu'on ira comme on est jusqu'aux approches, des deux élections de l'Assemblée et du Président, et qu'alors on prendra son parti, un parti inconnu, plutôt que de subir une nouvelle épreuve du suffrage universel. Mais ce n'est pas là le probable en fait. Les choses vont plus vite dans le pays-ci. La souffrance, l'impatience et la défiance sont trop grandes. Il arrivera quelque incident qui déterminera quelque acte décisif. Peut-être une prolongation pour dix ans de la présidence, et une refonte de la constitution. Deux choses seulement peuvent être à peu près affirmées ; que la phase actuelle, la phase présidentielle n'est pas près de finir, et qu'elle ne restera pas comme elle est aujourd'hui. Ceci vous conviendra assez ; ce n'est pas bien loin de votre prévoyance, en voyant de loin.

L'impression générale de mes visiteurs surtout du Duc de Broglie toujours très

sombre. Moins sombre pourtant au fond de son âme que dans ses paroles. Je reviendrai sur les détails, et sur les autres dires. J'ai trois ou quatre lettres d'affaires à écrire et le facteur qui va arriver ne m'attendra pas tout le jour, si je veux, comme jadis. Cependant il est convenu qu'il attendra une heure chez moi. Cela me suffit. Adieu. Adieu.

Je vous dirai encore un mot, quand j'aurai votre lettre.

Dix heures et demie Voilà votre lettre de jeudi bien bonne, bien douce. Mais, pour Dieu, ne soyez pas malade. C'est à quoi je pense sans cesse. A vous toujours, à vous souffrante, beaucoup trop souvent. Adieu. Adieu. A demain, hélas, seulement pour vous écrire. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Vendredi 20 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-07-20

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3018>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 20 juillet 1849

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

2323

Vers 8 h. - Vendredi 20 Juillet 1847  
2 h.

J'arrive. Point de lettre de Richmond. Ce n'est pas encore une inquiétude ; mais c'est un inconvénient. Je suis sûr que le retard n'est pas de votre fait. Quelque motif probablement. On me dit qu'il faut prendre garde au nouveau directeur de la poste de Liverpool. Je n'y prendrai point garde. On lira mes lettres si on veut. On y trouvera peut-être quelque amusement, peut-être même quelque profit. On n'y trouvera rien que je sois bien fâché que vous ayez lu. Si j'avoir quelque chose à vous dire que je finisse vraiment à cache, je l'aurai bien peu le faire arriver autrement que par la poste. Peut-être, comme moi. Je vous gêne pas en nous écrivant. Pour n'avoir aucune raison pour nous gêner, ce nous avons assez d'esprit pour nous ingénier. Si nous en avions besoin. Les gens d'esprit sont toujours infiniment plus francs et plus cachés que ne croient les sots.

J'ai passé ce matin du temps à honfleur, par une mer encore grosse. J'ai trouvé à honfleur la calèche qui m'attendait, et je suis venu ici en quatre heures, à travers la pluie sans cette traversée par le soleil. Ma maison et mon jardin sont en bon état, comme si

jeu étoit sorti hier des fleurs dans le salon et  
dans la bibliothèque ; mes journées furent mon-  
tées, les autres nettoyées, les parquets frottés. Cela la rues pour moi  
me plait et déplait. Tant de chose sont simples me rappellent à l'  
âge depuis que je ne suis venu ici je n'ai plus trouvé autour de  
mes figures qu'elles n'ont laissé ici aucune trace. gentlemen qui en  
se puis elles tranquillité tout autour de moi,  
cette non interruption du passé et de ses habitudes, désolez que vous p-  
cela me plait, et lorsque me touche, je le sentis mais il la p-  
dois aux soins affectueux de deux vieilles  
personnes, ainsi que serviteurs, qui ont pris plaisir  
à faire toutes ces choses en ordre, et qui  
m'attendaient à la porte. J'ai rencontré beaucoup de personnes  
d'affection en ma vie, je voudrais en être assez  
reconnaissant.

Je me suis venu trop tôt hier en vain disant  
que je n'avais rencontré dans l'accueil du havre  
rien d'agréable, ni de désagréable, cela dépend de  
l'indifférence. Cela a un peu changé depuis  
hier soir. L'inquiétude ou l'irritation jadis  
tout venant sous la fenêtre de l'auberge où je  
dînai, et le tout mis à cri à bas brûlé et  
diffusé. L'inquiétude à l'irritation curieux, on peutôt  
l'assister, se sont allongées autour d'eux. Pas  
l'ombre de colère ni de menace, une curiosité  
malcontente de ce que je ne possédais pas.  
entendre le cri, et une petite démonstration  
malveillante organisée par le journal rouge  
de la ville qui l'avait annoncé le matin en

annonçant mon arr-  
ive bientôt de ce lieu  
dans la rue pour moi  
me rappellent à l'  
âge depuis que je n'ai plus trouvé autour de  
mes figures qu'elles n'ont laissé ici aucune trace. gentlemen qui en  
dit d'un tel bon a-  
ssez que nous p-  
sentiment de la p-  
sont des politesses  
bon seulement nous  
nous sommes chez  
vous des amis et  
tenu la main.  
bâtonnant. Je suis  
heure que j'y a-  
passe bien, avec  
renouvelles bises &  
déclarations pour  
colonel de la g-  
le capitaine de  
de police de la  
une petite repre-  
les politesses aux  
les vêtements avec les  
n'avait pas le m-  
comme Symphonie  
ne suis point vici-

Le bateau est commençant mon arrivée. J'ai donc longuement  
assis sur mon au bout de ce concert, et je suis descendu dans  
quelques ruelles de la rue pour me mettre dans la voiture qui devait  
me mener jusqu'à ma résidence à l'autre où je couchai. J'ai  
pu trouver autour de la voiture une douzaine de  
gens qui avaient écarté la gomme. L'un d'entre eux, nommé  
Gauthier qui fut d'un très bon air en M<sup>e</sup> Guizot, nous demanda  
de nos habitudes de vivre que nous prîmes à l'appareil pour le  
sauveur de la population de notre ville; ce  
qui fut bien. Nous sommes des policiers émoulu par quelque cognac.  
Non seulement nous vous respectons tous; mais  
nous sommes charmés de vous venir de retour,  
et nous espérons bien vous revoir bientôt où  
vous devrez être. Si les compagnons montent leur  
main. Les gommes étaient là et se  
taisaient. Je suis sorti chez moi et une heure  
plus tard j'y ai vu arriver de Monsieur qui  
parlait bien, avec Gauthier, qui venaient me  
remercier leur excuse pour la rue et leurs  
déclarations pour eux-mêmes. L'un était le  
colonel de la garde nationale du Havre, l'autre  
le capitaine des sapeurs pompiers, deux commissaires  
de police de la ville et deux négociants. C'est  
une petite représentation de l'état du pays  
les policiers aux prises avec les hommes qui  
les voient avec les bâtons. Et moi entre eux. Cela  
n'avait pas la moindre gravité en soi, beaucoup  
comme Symphonie. Ainsi fut chargé à je  
ne suis point oublié. Le matin, sur le bateau

je vis en vous disant  
ce qu'il se passe  
à la défense  
charge d'un  
de la paix. Je  
l'auberge où je  
bien suivi et  
au plus  
doux. Pas  
une curiosité  
issus par  
la manifestation  
évent rouge  
de la matin en

du hove à Houfleur, les gentlemen étoient en grande majorité et m'ont fait fêter. On portoit du tapage à l'heure. J'ai dit que j'avais Rueil au havre des jumeaux et de amis. Quelqu'un a dit, « C'est comme partout, monsieur; mais j'avois dit que les amis dominicoient » à Houfleur, première ville du Salvador, plus de partage; on est venue me voir dans le salon de l'auberge où je me suis assis un quart d'heure, et on a crié Vive Guizot dans la rue quand je suis monté en voiture. Le populo a été animé et bien prompt à saisir les occasions de le montrer. Je n'en suis que plus décide à rester bien longtemps chez moi. Il n'y a absolument rien de bon à faire, et ma position est bonne pour attendre.

J'ai eu au havre d'autre visite, encore, Poggendorff et Tolstoy. Poggendorff est la première personne qui soit entrée chez moi, et avec un empressement, un air de plaisir à me recevoir que je n'avois pas droit d'attendre. Tolstoy est venu le Soir; il étoit là pendant la visite des gentlemen amis. Il se trouve bien bien à Ingouville et compte y rester jusqu'à la fin de Novembre. Son affectueux et vraiment très bon. Ses enfans sont à morteille. Je lui ai donné une nouvelle de Peterbourg et de Hongrie.

À demain quelque chose de mes conversations

avec les visiteurs de Paris.

Mardi 21 - 9 heures

J'ai très bien dormi. J'en avais besoin. Me bon  
et mes proches sont vraiment bien fâchés. Je n'étais  
pas sûr de vous faire lire ? Je viens de relire encore votre lettre de  
Mercredi. Si ferme ! Si compréhensible en avoir une  
le matin, qui vaudra peut-être celle de Mercredi,  
mais pas mieux.

Je reviens aux visiteurs de Paris. Les deux  
 principaux décret sont favorable au Président.  
 On ne dit rien de l'avant. Personne n'en peut  
 rien prévoir, et ils pourront venir faire aujourd'hui. Pour  
 le moment, et pour un moment indéfini, le Président  
 est à la fois unique et bon, tout possible pour  
 l'ordre et vraiment dévoué à l'ordre. Point faible,  
 point vain, silencieux autant que bon sans que  
 par peu d'invention et d'abondance d'esprit, bonté,  
 fidèle, très courageux, ayant foi en sa cause et  
 en son droit, étranges en France, un vrai Prince  
 allemand. Partout les hommes que je rallieent  
 à lui, et prennent confiance en lui. Mais ils  
 n'en ont plus plus de confiance dans l'ensemble de  
 choses, et dans le régime actuel. Régime impossible  
 et qui empêche qu'aucune prospérité, aucune  
 sécurité, aucun crédit aucun avénir. Il n'est rien  
 qui ne reconnaît en effet. En toutes choses,  
 chaque jour, on fait tout juste le nécessaire. Tous

Société ne vit pas de cela. Il faut sortir de cet état. Il est curieux qu'il  
laisse ? comment ? de probable, aux yeux de la  
aison, tel que va être comme on va jusqu'au  
approche, des deux élections, de l'assimilation et des  
Président, et qu'alors on prendra son parti, un parti  
inconnu, plutôt que de subir une nouvelle phase  
du suffrage universel. Mais ce n'est pas là le  
probable en fait. Ces choses vont plus vite dans  
le pays-ci. La souffrance, l'impatience et la  
désirance vont trop grandes. Il arrivera quelques  
incidents qui déterminera quelque acte décisif.  
Peut-être une prolongation pour dire aux deux  
Président et une réponse de la Constitution.  
Les deux chœurs hémisphériques peuvent être à peu près  
affirmés : que la phase actuelle, la phase  
présidentielle, n'est pas près de finir, et qu'elle  
ne restera pas comme elle est aujourd'hui.

Ceci vous conviendra assez ; ce n'est pas bien  
loin de votre prévoyance en voyant de loin  
l'impression générale de mes visites, surtout  
du duc de Broglie, toujours très sombre. Mais  
sombre pourtant au fond de son ame que dans  
ses paroles.

Je reviendrai sur les détails, et sur les autres  
dires. J'ai trois ou quatre lettres d'affaires à écrire  
et le facteur qui va arriver ne m'attendra pas  
tout le jour, si je veux, comme jadis, répondre

tela au suffit. Il  
encore un mot, que  
Voilà votre lettre de  
Paris, pour dire, de  
quoi je pense dans le  
votre souffrance très  
ordieu. à demain, je  
écrive. Ainsi,

tant sortis de cet état, il est convenu qu'il attirera une heure chez moi,  
aux yeux de la lala me suffit. Adieu. Je vous disai  
on et j'ignorais encore un mot, quand j'aurai votre lettre.

de l'assassiné et des

de son parti, un parti

une nouvelle grande

voit pas là le

me plus vite dan

impatience et la

l'arrivera quelque

que acte décisif

et dix ans de la

la Constitution,

et ce à peu près

de la phase

le fin et qu'elle

aujourd'hui.

ce n'est pas bon

voyant de loin,

visiteurs, surtout

très sombre. Mon

bon ame que dans

ce sera le autre

et d'affaire, à écrire

ne m'étonnera pas

jeudi. Cependant

dix heures et demie.

Voilà votre lettre de Vendredi, bien bonne, bien dure.  
Mais, pour Dieu, ne soyez pas malade. C'est à  
quoi je pense dans cette. À vous toujours, à  
vous souffrant beaucoup trop souvent. Adieu.  
Adieu. À demain, hélas, lentement pour vous  
écrire. Adieu.

